



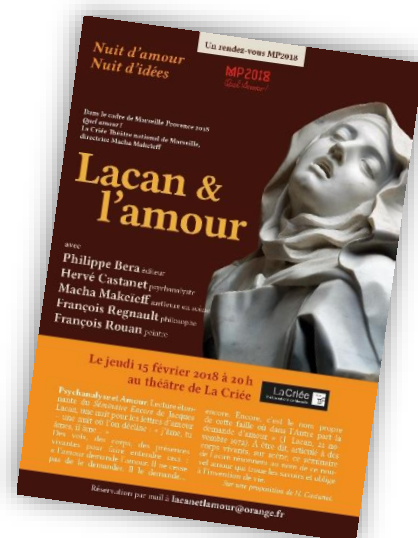
Section clinique Aix-Marseille

La Newsletter n° 7

Janvier 2018

Sommaire

- « Marina l'(a)mur » par **Élisabeth Pontier**
- « Les folles amoureuses » par **Françoise Haccoun**
- « Amour, A-mort ! » par **Michel Soulas**
- « Une lecture du texte de Jacques-Alain Miller - "Les labyrinthes de l'amour" » par **Joël Ajello**
- « Lacan et l'amour retour sur le Banquet » par **Patrick Roux**
- « Dépression et déprise – Commentaire du cas présenté par Jean-Pierre Deffieux – Conversation 2008 » par **Sylvie Goumet**
- Entretien de Macha Makeïeff avec **Hervé Castanet**
- Un évènement *exceptionnel* à ne pas manquer : **Lacan et l'amour !**



Voici le septième de la *Newsletter* de la Section Clinique – session 2018. Cette année encore, nous faisons appel à votre curiosité. Tout ce qui peut préparer la prochaine session de Section clinique « Lacan et l'amour » et sa Propédeutique : « Déprise sociale et nouvelles formes cliniques des psychoses » nous intéresse.

Nous vous proposons deux textes cardinaux pour aborder ces enseignements. N'hésitez pas à nous proposer vos idées et vos textes.

Nos rubriques :

Mots d'amour : une citation un extrait de Lacan sur l'amour qui vous a marqué.

Partenaires symptômes : fragments de clinique sous transfert.

On nous a confié : interview, propos recueillis, anecdotes, souvenirs sur les surprises de la vie amoureuse.

L'artiste et l'amour : la peinture, la photo, le cinéma... Faites-nous part de ce que vos découvertes nous disent sur l'amour aujourd'hui.

Les inscriptions sont possibles sur <http://www.section-clinique.org/>

Sylvie Goumet et Patrick Roux
Avec le concours de Véronique Villiers



Marina l'(a)mur

Élisabeth Pontier

« *Quand ils s'installent, certains couples commencent par acheter des casseroles et de la vaisselle. Ulay et moi nous sommes demandé comment faire de l'art ensemble.* »

Traverser les murs.

Dans un livre consacré à ses mémoires et si bien nommé *Traverser les murs*¹, l'artiste yougoslave Marina Abramovic revient longuement sur son histoire d'amour avec Ulay, un artiste allemand avec lequel elle a vécu douze ans d'une complicité artistique extrêmement féconde.

Lorsqu'elle rencontre Ulay, Marina a déjà fait ses premiers pas d'artiste performeuse. Faisant de son corps un « matériau », elle explore et pousse les limites de celui-ci, ses propres limites et celles du public. Dans *Rythm 10*, par exemple, elle joue du couteau entre ses doigts qu'elle ne manque pas d'entailler, entachant une feuille de son sang. Ou dans *Thomas Lips*, elle dessine une étoile sur son ventre avec un rasoir et se fouette avant de s'allonger sur une croix formée de blocs de glace. Un ventilateur d'air chaud dirigé sur son corps permet que l'entaille en forme d'étoile ne cesse de saigner.

« La douleur, dit-elle, [est] une sorte de porte sacrée donnant sur un état de conscience différent. » Elle explique : « c'était comme si de l'électricité me parcourait le corps, comme si le

public et moi ne faisons plus qu'un. [...] La peur s'était évanouie, la douleur s'était évanouie. J'étais devenue une Marina que je ne connaissais pas encore. [...] J'avais éprouvé une liberté absolue – J'avais eu l'impression que mon corps était sans frontières, sans limites. [...] La douleur était comme *un mur*² que j'avais franchi, passant de l'autre côté. »

Par sa pratique, Marina montre que le corps ne se réduit pas à une bonne forme mais qu'il est aussi substance jouissante qui s'éprouve. Dans ses performances elle nous prend à témoin de ce qui ex-siste au-delà de l'image du corps et de l'adoration³ que nous lui portons.

Frères siamois.

Sa rencontre avec Ulay va lui permettre de poursuivre sa recherche en ouvrant une nouvelle page de sa vie d'artiste, intimement liée à sa vie de femme.

« Dès le début, nous avons respiré le même air, dit-elle, nos cœurs battaient à l'unisson. » Leur naissance le même jour de l'année, lui fait signe d'une « fusion physique et spirituelle » et une « photo inquiétante de squelettes siamois » en devient le symbole. C'est bien cette « inquiétante étrangeté »⁴ que l'artiste convoque dans son travail, au-delà de l'image, autrement dit la présence de cet objet dit *a* par Lacan, non spécularisable, et dont l'extraction permet à l'unité du corps de se former. Le couple redouble en effet cette image d'unité dévolue au corps. Il est sensible que nous l'adorons tout autant. En témoigne ces sites multiples de rencontres qui n'en finissent pas de promettre à chacun sa chacune.

Marina et Ulay vont mettre à l'épreuve ce sentiment de ne former qu'Un.

« Avec notre travail sur la relation, nous produisons une troisième existence chargée d'une énergie vitale. Cette troisième existence

¹ Aux Editions Fayard, 2017. Toutes les citations sont extraites du livre.

² C'est nous qui soulignons.

³ Lacan, Jacques, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p.66.

⁴ Freud, Sigmund, « L'inquiétante étrangeté », in *Ecrits philosophiques et littéraires*, Seuil, 2015, p.1189.

d'énergie que nous produisons ne dépend plus de nous, elle présente une qualité propre. [...] L'énergie transmise immatériellement crée de l'énergie sous forme de dialogue, partant de nous et s'adressant à la sensibilité d'un témoin oculaire qui devient complice. » Le public n'est pas seulement spectateur, il est partie prenante de l'expérience et de l'œuvre. Le corps et « la subjectivité de l'artiste »⁵ donnent matière à l'œuvre : « Nous avons choisi le corps comme le seul matériau permettant ce dialogue d'énergie. » Dans les états de franchissement produits par ces performances extrêmement exigeantes, la consistance mentale du corps se défait. « Nous voulons briser le corps physique. Nous voulons faire l'expérience d'un état mental différent. »

Performances.

A Sydney en 1970, ils proposent *The brink* (le bord) : Ulay parcourt dangereusement la tranche d'un mur avec des allers-retours de plus en plus rapides, tandis que Marina marche sur l'ombre portée du même mur. La performance dure quatre heures et quinze minutes, jusqu'à la disparition du soleil.

Dans *Relation in Space*, à Venise en 1976 : ils se croisent, se frôlent, répètent de plus en plus rapidement cette rencontre des corps, jusqu'à leur collision violente dont ils captent et amplifient le son pour le public. (58 minutes)

Après *Relation in Space*, ils produisent *Interruption in Space* à Düsseldorf en 1977, œuvre dans laquelle ils courent l'un vers l'autre et s'écrasent contre l'épais mur de bois qui les sépare.

Dans *Expansion in Space*, qu'ils donnent à la Documenta en Allemagne de l'Ouest la même année, ils sont dos à dos, nus, avant de foncer dans des directions opposées jusqu'à entrer en collision chacun avec une lourde colonne de bois qui devait être ébranlée par le choc du corps dont le son est amplifié pour le public.

⁵ Brousse, Marie-Hélène, « L'objet d'art à l'époque de la fin du beau », in *La Cause freudienne* n°71, juin 2009, p.204.

Ceci n'est pas un mur.

L'artiste nous a dit Lacan précède le psychanalyste. Il est en effet sensible que le mur, qui revient fréquemment dans les performances du couple, n'est pas sans évoquer le mur de la castration dont Lacan a pu parler. Dans les entretiens qu'il a donnés à Sainte Anne et qui sont contemporains des performances de Marina et Ulay, il joue avec les mots pour mieux nous faire entendre. Il invente le mot (a)mur pour nous faire entendre que ce mur sur lequel nous butons toujours « n'est pas un mur : c'est simplement le lieu de la castration »⁶.

La dernière performance de Marina et Ulay, en 1988, mettra en jeu un mur, encore une fois, et particulièrement célèbre : la muraille de Chine. Ce projet a dû pour se réaliser a dû braver bien des difficultés et pris des années pour aboutir. Chacun devait partir d'une extrémité de la muraille et parcourir deux mille cinq cents kilomètres afin de se retrouver à mi-chemin.

Le mur, tenant lieu d'un infranchissable, d'un réel visé par les deux artistes trouve alors à se situer : « je n'affrontais que la Muraille nue et moi-même. [...] En fait, cette immense distance que nous parcourons pour nous diriger l'un vers l'autre jusqu'au point où, en réalité, nous ne nous rencontrons pas dans le bonheur⁷, mais où nous terminons notre marche tout simplement – c'est très humain en un sens [...] Parce que, en définitive, on est vraiment seul, quoi qu'on fasse. »

Le mur n'est plus alors un obstacle mais le lieu ex-time à partir duquel le lien à l'Autre prend son essor : « Peut-être que pour se faire une saine idée de ce qu'il en est de l'amour, il faudrait peut-être partir de ce que, quand ça se joue, mais sérieusement, entre un homme et une femme, c'est toujours avec l'enjeu de la castration. »⁸

⁶ Lacan, Jacques, *Je parle aux murs*, Seuil, 2011, entretien du 6 janvier 1972.

⁷ Marina et Ulay vivaient la fin de leur histoire.

⁸ Lacan, Jacques, *ibid.*



Les folles amoureuses

Françoise Haccoun

Qu'en est-il de la passion amoureuse quand celle-ci regarde les folles amoureuses, ces femmes qui, toujours, vivent dans l'illusion délirante d'être aimées ? Qui sont ces patientes, rebelles aux traitements, qui inquiètent, fascinent et dérangent ? La cause en est l'amour, mais un amour fou...

De Clérambault consacre près de trente ans de sa carrière à l'Infirmierie spéciale près de la Préfecture de police de Paris où il a rédigé de très nombreux certificats. Son expérience clinique exceptionnelle s'y est enrichie par l'observation de cas de délires passionnels et d'érotomanie, cas vivants, écrits dans une langue qui fait le style du maître : énigmatiques, habiles, imaginatives, tenaces, agressives, les patientes construisent toutes des scénarios logiques dont la base est fautive. *L'Objet*, l'aimé, est, lui, toujours inaccessible, d'un rang social supérieur, c'est un prêtre, le roi d'Angleterre ! Lacan nous permettra de classer ce délire amoureux parmi les délires passionnels et de revendication des psychoses paranoïaques. De ses descriptions

minutieuses et subtiles, De Clérambault a marqué l'école française de psychiatrie. Il a laissé « une trace⁹ » chez Jacques Lacan, son interne en 1928 et en 1929, qui le reconnaissait comme son « seul maître en psychiatrie » auquel il décerne la « valeur psychiatrique la moins négligeable¹⁰ ».

Clinique : Amoureuse depuis trente-sept années

La persistance de l'amour chez Henriette H. confirme l'hypothèse d'un syndrome érotomaniaque autonome. Il est remarquable par sa longue durée, par la fixité des idées et par la ténacité de l'ardeur jamais éteinte chez la patiente.

Depuis l'âge de dix-sept ans, M^{me} H., 55 ans, a la conviction d'avoir été très aimée et d'être désirée encore. L'objet de son délire est incarné par un prêtre. Scandales répétés, scènes sur la voie publique, propos érotiques au téléphone causent ce troisième internement. Pas d'antécédents notoires à signaler sinon – et ce détail clinique n'est pas des moindres – « un Fond d'Érotisme Physique très marqué »¹¹, observé par un développement précoce de l'instinct sexuel avec masturbation. Le début de la passion survint dans la splendeur des saints offices, devant un prêtre jeune, grand et beau. Elle se confesse à lui perpétuellement jusqu'au point où il est surveillé par sa congrégation. Pour l'écarter de cette passion, sa famille marie M^{me} H, et l'époux, averti, l'amène à l'étranger. Les liaisons sexuelles passagères se succèdent un an après son mariage ; la maternité est irréalisable : trois enfants meurent en bas âge. Un quatrième enfant naîtra peu après son retour en France. Une urgence subjective la propulse de façon impulsive à Paris pour revoir le prêtre. Elle divorce, abandonne son métier de couturière, se fait embaucher comme domestique chez

⁹ Lacan, Jacques, « De nos antécédents », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p 65.

¹⁰ Lacan Jacques, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits, op. cit.*, p. 153.

¹¹ *Ibid.*, p. 182.

des personnes ayant le téléphone dans le seul but de contacter sans cesse son élu. De plus, elle provoquera des attroupements autour d'elle montrant ainsi aux passants qu'elle est victime : ce prêtre, dit-elle, aurait cherché à l'embrasser. Elle échappera aux agents, fuira sans cesse.

L'observation clinique est toujours ciselée au détail près. Ce cas rend compte de la triade repérée par De Clérambault à propos de ces cas : *amour, orgueil, espoir*. L'orgueil est démontré par le choix d'un objet élevé – idéalisé voire inaccessible, dirions-nous. L'espoir, incoercible, persiste depuis trente-sept ans. Cette formule dénote ses *illusions de jugement* : « Jadis, il a voulu me faire quitter mon mari [;] quand il m'a dit qu'il désirait signer la paix, cela voulait dire qu'il voulait coucher avec moi : [...] quand, sachant bien que je l'attendais, il a passé accompagné d'une jeune femme blonde, cela voulait dire qu'il désirait coucher à trois, mais cette idée m'a révoltée¹². » Le postulat se constate : l'objet a aimé le premier et aime encore. En témoignent des *illusions d'observation* à caractère allusif : « Ses regards m'ont fait sentir qu'il serait heureux avec moi, qu'il regrettait de me faire souffrir¹³. »

De Clérambault précise que cette belle femme se présente avec tact. Sa réserve est causée sans doute par sa déception de ne pas voir l'objet aimé dans l'assistance, ayant demandé avant d'entrer s'il était là. Elle déclare être actuellement guérie de sa folle passion et dément les propos qu'elle tenait mais, devant ses lettres qui lui sont présentées, elle sourit et se tait. Elle mentionne des regrets au sujet des rencontres avec ledit prêtre. L'objectif de la manœuvre vise, ici encore, à révéler le fond passionnel de la patiente. L'acte de De Clérambault n'est pas de neutralité

bienveillante, il consiste à *agiter*¹⁴, voire à *irriter* la malade, ceci afin de produire des effets sur elle et de savoir de quels désirs et impulsions elle est capable. Cette logique est poussée jusqu'à faire émerger des exclamations révélatrices de longue durée qui « fatiguent le sujet¹⁵ ». Quelles particularités peut-on repérer dans cette logique de traitement ? Il est certain que les modalités individuelles demeurent prégnantes. Le désir de l'objet favorise son besoin d'infidélité. L'absence marquée de *haine* s'expliquerait par la prédominance très nette de l'élément *amour* sur l'élément *orgueil*.

Et l'amour ? Il n'est pas la « source principal du délire érotomaniaque¹⁶ », il est secondaire, accessoire. Ce qui prime est l'*orgueil sexuel* du sujet. Ceci deviendra du reste un point d'achoppement avec les cliniciens qui lui sont contemporains (Magnan, Garnier) et qui insistent sur le platonisme de l'érotomanie. De Clérambault est formel : le platonisme est une donnée sans importance et ne peut être un indicateur discriminatif suffisant dans la reconnaissance des cas. La classification doit être ordonnée par ce que De Clérambault appelle *élément générateur*, élément à la fois affectif et idéatif, qui conserve un caractère primaire, fondamental, générateur : « supprimez au contraire dans le délire du passionnel cette seule idée que j'ai appelé le postulat, tout le délire tombe. Ce délire est semblable à la larme batavique, qui s'évanouit si vous cassez seulement sa pointe¹⁷ ».

De « l'amour mort¹⁸ » qui caractérise la relation amoureuse chez le sujet psychotique *du Séminaire III* à « la faillite de l'amour¹⁹ » des années soixante-quinze, Lacan porte un regard différent de celui De Clérambault. « Une femme ne rencontre l'homme que dans

¹² *Ibid.*, p. 180.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 182.

¹⁶ *Ibid.*, p. 62.

¹⁷ *Ibid.*, p. 74.

¹⁸ Lacan, Jacques, *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 287.

¹⁹ Lacan, Jacques, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 16.

la psychose²⁰ », nous dit-il. La certitude délirante de l'existence du rapport sexuel qu'il n'y a pas, n'est-ce pas chez les érotomanes de De Clérambault, une façon d'exception d'exister comme femme pour un homme et de tendre ainsi vers une asymptote de l'amour ?



Lors du procès en 1953 – *La palme de l'ignoble !* – Essaouira, décembre 1963

AMOUR, A-MORT !

Michel Soulas

Il y a dans l'amour bien des motifs d'étonnement et de questionnement :

Comment se peut-il que la constitution de l'objet d'amour s'appuie essentiellement sur l'illusion, dans l'agalma et le transfert par exemple. À l'opposé, que l'objet aussitôt constitué reçoive de l'agressivité, de la haine, qu'il devienne même un persécuteur dans la jalousie hystérique ou paranoïaque ? Enfin, qu'en est-il de l'amour pour les sujets psychotiques ? À la dernière page du

²⁰ Lacan, Jacques, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 63.

²¹ Lacan J., Séminaire XI, Seuil, 1973, p. 247.

²² Les auteurs les plus significatifs sont Henri-Georges Clouzot, avec son film « *La vérité* » en 1960 et Philippe

Séminaire XI, Lacan nous donne un début de réponse, une brève indication :

« *L'amour [...] ne peut se poser que dans cet au-delà où, d'abord il renonce à son objet. [...] Tout abri où puisse s'instituer une relation vivable, tempérée, d'un sexe à l'autre, nécessite l'intervention - c'est l'enseignement de la psychanalyse - de ce médium qu'est la métaphore paternelle*²¹ ». La métaphore paternelle est nécessaire, fort bien, mais est-ce suffisant ?

Le cas de **Pauline Dubuisson** (1927-1963) est, me semble-t-il, une illustration particulièrement éclairante de ces questions. Sa personne et son histoire suscitent depuis son procès, en 1953, et son suicide, en 1963, l'intérêt, la fascination même, mais aussi l'incompréhension des foules, des médias et de très nombreux auteurs encore aujourd'hui²².

Pauline ne peut laisser indifférent ; il faut dire que sa personne et son histoire constituent une critique au vitriol de la génération qui l'a précédée, de sa médiocrité, de son conformisme et de sa veulerie. Pour sa génération, elle a vingt ans d'avance, notamment sur la question de l'émancipation des femmes. C'est un des points qui la rend attachante, même si, dans son cas, cela est lié à la logique de sa psychose. Patrick Modiano, qui l'a croisée fugacement et reconnue dans la petite rue du quartier Saint-Germain-des-Prés où elle habitait après sa libération en 1960, en a été marqué pour la vie. 57 ans après, il en frémit encore comme s'il avait croisé Antigone, Phèdre ou Médée en chair et en os²³.

Pauline est née dans une famille bourgeoise aisée de la région de Dunkerque. Les signes - pas que discrets - de la forclusion sont très facilement repérables chez le père, André Dubuisson, et chez sa fille, Pauline.

Jaenada, avec son livre « *La petite femelle* » en 2015 mais il y en a beaucoup, beaucoup d'autres.

²³ Cité par Philippe Jaenada, op. cit., Julliard, Points, 2015, p. 665.

André est discordant, aliéné aux signifiants de l'Autre, avec une plasticité des identifications qui en est la conséquence. Il termine la guerre de 14-18 au grade de colonel, couvert de gloire. Au printemps 40, on le retrouve errant dans le sud de la France, ayant perdu son régiment... Revenu à Dunkerque, il se lance dans une collaboration économique frénétique... En 1951, quand sa fille lui demande 5 000 F pour s'acheter un pistolet, il les lui donne gaiement, sans que cela suscite la moindre question...

Les traits les plus saillants chez Pauline sont une incroyable précocité et l'absence totale d'affects. Son père, dans une position d'Autre totalisant, l'élève dans une discipline quasi militaire, loin des enfants de son âge, mais lui passe tous ses caprices sans jamais la confronter au manque. À 12 ans, il lui fait lire toute l'œuvre de Nietzsche. Elle parle couramment l'allemand, à première vue sans l'avoir jamais appris. À 13 ans, lors de l'évacuation de la poche de Dunkerque, elle fait l'expérience de la position médicale en donnant des soins aux blessés et aux mourants. Elle y trouve sa place, elle s'y tiendra jusqu'à sa mort. À 14 ans, son père l'utilise comme interprète et assistante dans son activité de collaboration et elle débute une vie sexuelle de femme adulte avec des militaires allemands (c'est-à-dire ceux qui se trouvent à sa portée). D'abord simples soldats et marins puis un lieutenant, un capitaine, un colonel... L'image de Pauline faisant du cheval tous les matins avec le commandant Huber sur la plage de Dunkerque, sous le fracas des bombes, a quelque chose de vraiment surréaliste. En 44-45, elle travaille à l'hôpital local et soigne à nouveau les blessés et les mourants dans la forteresse de Dunkerque assiégée. En 45-46, elle fait le PCB à Lyon, où habite sa belle-sœur. En 46-47, elle s'inscrit à la faculté de médecine de Lille où l'un de ses condisciples, Félix, ne tarde pas à tomber fou

amoureux d'elle. Cet amour agalmatique déclenche chez Pauline des réactions discordantes, des propos irrationnels, elle parle de suicide, car cet amour s'adresse à **un point qui, en elle, est vide de signification**. La position de Félix en tant qu'« *Aimant* » est pour elle énigmatique et, **faute d'une soustraction, d'une coupure préalable dans le symbolique, elle ne peut pas produire l'objet a pour devenir l'« Aimée » de son partenaire**²⁴. De plus, ce dévoilement ouvre le gouffre de la forclusion au bord duquel elle vacille. Elle se révèle inapte à l'Amour alors qu'elle sait très bien y faire dans le domaine du rapprochement des corps, car elle a l'objet « homme » dans sa poche et le vérifie quand elle le souhaite d'autant plus facilement que c'est une très belle femme qui a fière allure. Félix n'y est pas insensible - c'est une litote - mais il découvre avec terreur que la véritable Pauline ne correspond absolument pas à l'image qui a fait naître l'agalma. Le terme de division est très faible pour décrire l'état dans lequel il se trouve.

Le meurtre. C'est une scène de crime singulière où l'inconscient, à ciel ouvert, si l'on peut dire, a parlé de part et d'autre. Voyant Pauline sortir le pistolet avec lequel elle veut se suicider devant lui, il se précipite et reçoit la balle qui ne lui était pas destinée. Pauline tire néanmoins deux autres fois sur lui, la haine de l'objet persécuteur, de l'amour, se manifeste chez elle pour la première fois. Mais quand elle veut retourner l'arme contre elle, celle-ci est enrayée. Elle se précipite sur le tuyau du gaz. Elle sera ranimée d'extrême justesse, Félix non.

Félix, sous l'emprise de sa mère, du Désir de la Mère, s'était fiancée avec une autre jeune fille, totalement inconsistante mais parfaitement conforme aux normes bourgeoises de l'époque. Si l'amour était inaccessible pour Pauline, la séparation, le deuil, nécessitant une **coupure a posteriori**

²⁴ Miller J.A., « *Les labyrinthes de l'amour* » in « *La lettre mensuelle* » n° 109, 1990.

dans le réel est impossible pour elle, d'où son geste. Les faits montrent que Félix, que son inconscient, a finalement préféré mourir avec Pauline plutôt que d'être ainsi asservi au désir de la mère. L'inconscient a parlé !

Le procès. Pauline, ramenée à la vie, est donc incarcérée puis jugée, mais sa singularité, le caractère totalement incompréhensible de son geste, déclenche un flot de haine et de violence dans l'opinion et les médias mais également chez les policiers, les magistrats et les avocats. On produit ainsi la **figure du monstre inhumain**, et pour y parvenir, tous les moyens sont bons dans la falsification et le mensonge. Le journal « *Détective* » détient la palme de l'ignoble aux côtés de Maître Floriot, avocat de la partie civile. La position de la psychanalyse est extrêmement différente, comme l'indique Lacan dans le Séminaire « *Encore* », elle procède, dit-il, d'une « *charité incroyable*²⁵ ». C'est-à-dire en supposant toujours l'inconscient, donc l'humanité, derrière les actes les plus atroces. Quoi qu'il en soit, on voit bien que le retour du refoulé ne pardonne pas !

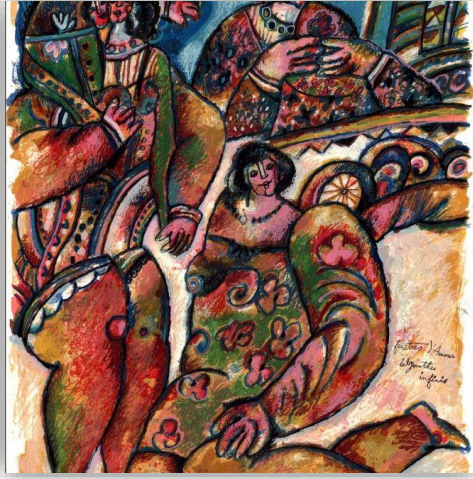
Dans le jury, il n'y a qu'une femme qui, elle, s'acquitte dignement de sa mission et ne se laisse pas emporter par ce torrent de fange et de jouissance obscène, elle entend les explications de Pauline, elle lui obtiendra les circonstances atténuantes.

La fin. Condamnée à la perpétuité, Pauline ne restera en prison que 9 ans (préventive incluse). Elle est libérée pour (trop) bonne conduite, en 1960. Elle reprend ses études de médecine à Paris en rasant les murs. À cet instant, le destin lui joue un très mauvais tour en la personne d'Henri-Georges Clouzot et son film « *La vérité* », directement inspiré de son histoire, et son actrice Brigitte Bardot, dont la vie privée scandaleuse immédiatement se superpose avec celle de Pauline. Cette célébrité intempestive est désastreuse pour elle.

Souvenir personnel : sortant de la fac de la rue des Saints-Pères, je me souviens avoir assisté, devant la brasserie Lipp, à une bagarre plutôt violente et spectaculaire entre Jacques Charrier et Sami Frey, pour Brigitte Bardot bien sûr, prudemment restée à l'intérieur... Bêtise phallique... Swinging sixties que vous êtes loin ! Elle trouve par une annonce la possibilité de faire son stage de fin d'études dans un petit hôpital français dans le sud du Maroc, à Essaouira. Elle y recueille l'admiration et l'estime de tous mais, fin 1963, elle fait un véritable déclenchement et se suicide en décembre avec une dose massive de barbituriques.

Conclusion. L'amour est, entre autres choses, un jeu dialectique complexe autour de la question du manque (ce qu'on n'a pas), dans lequel le névrosé ne connaît pas les cartes mais le psychotique, lui, ne les a pas. L'amour agalmatique de Félix pour Pauline les a précipités tous les deux dans les tourments de l'amour, l'intranquillité, les labyrinthes dont parle Jacques-Alain Miller. Ils s'y sont perdus.

²⁵ Lacan J., Séminaire XX « *Encore* », Seuil, 1975, p. 90.



Théo Tobiasse. Fenêtres d'amour,
Labyrinthes infinis – Lithographie originale

Une lecture du texte de Jacques- Alain Miller « Les labyrinthes de l'amour »²⁶

Joël Ajello

Nous sommes ici en 1990 dans une première mise en équation de la théorie de l'amour par J.-A. Miller. Un an avant la publication du séminaire de J. Lacan sur le transfert, ce texte vient en introduire la lecture.

- En quoi l'amour intéresse le psychanalyste ? Dès la première ligne de son texte J.A.M nous donne une première réponse : « Dans la psychanalyse, l'amour, c'est le transfert. » Et il précise : « Pas d'analyse sans transfert ». Le transfert en tant que concept fondamental de la psychanalyse convoque donc l'amour, un amour véritable bien qu'il ne semble être qu'un déplacement, une erreur sur la personne : « Toujours, j'aime quelqu'un parce que j'aime quelqu'un d'autre ». Ainsi « être amoureux, c'est se perdre dans un labyrinthe. Par les voies de l'amour, on ne s'y retrouve pas, on ne se retrouve pas »... les cartes sont ainsi posées !

Les labyrinthes de la vie amoureuse se décomposent donc en trois voies conclusives dans le texte, celle du désir, de la demande et

de la pulsion. En tant « qu'aimer, c'est une demande d'être aimé », en tant « qu'aimer, c'est désirer » et en tant « qu'aimer, c'est vouloir jouir de ». Imaginaire, Symbolique et Réel apparaissent donc comme dimensions sans que celles-ci soient encore citées.

Alors qu'apporte de nouveau la psychanalyse dans la problématique de l'amour ? Freud dans ses études sur la psychologie de la vie amoureuse, à partir des cures de ses patients, nous en dévoilait déjà un abord inattendu. Il distinguait l'amour narcissique, qui concerne l'amour du même - symétrique - de l'amour anaclitique, qui concerne l'amour de l'Autre - dissymétrique.

J.A.M nous en déplie les enjeux :

* La symétrie

L'amour a à la fois à faire avec le contingent et le nécessaire. En effet, il y a dans l'amour un caractère de contingence, de rencontre au hasard, lorsqu'on ne s'y attend pas (*une tuché*) mais celle-ci est aussi soumise à un élément de nécessité ; c'est le caractère automatique (*automaton*) de l'amour que Freud nommait « conditions d'amour » et qu'une psychanalyse peut éclairer. Ce qui fait tomber le sujet amoureux, a un caractère déterminé, programmé, et en lien avec la recherche du même pourrait-on dire. Ainsi l'amour est ramené à la dimension imaginaire où sont convoqués les effets de symétrie, par la recherche de ressemblances, d'équivalence, de métonymie, de répétition et d'inertie. Quelques exemples sont ainsi donnés comme le fait pour un homme de ne pouvoir désirer que la femme d'un autre, ou la recherche de traits particuliers chez le partenaire qu'ils soient sur le corps propre ou sur la valeur du nom ou encore par la recherche de ressemblances de comportement avec « l'objet fondamental » (objet du premier fondement amoureux).

²⁶ Texte de Jacques Alain Miller paru dans la lettre mensuelle N°109.

*** La dissymétrie**

Mais la théorie de l'amour comporte aussi une dimension dissymétrique, une coupure, une castration. Au-delà de l'amour comme réponse à ce qui vient suppléer à l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel que Lacan va ensuite développer dans son dernier enseignement, J.A. M fait référence ici à la relation dissymétrique qu'il y a entre les partenaires. L'aimé et l'amant n'ont pas le même statut. L'amant, c'est avec ce qui lui manque qu'il aime. L'aimé, quant à lui, est alors porteur d'une valeur (phallique). Mais l'enjeu essentiel dans la relation de l'amant à l'aimé, c'est de faire surgir le manque dans l'aimé. Le support de cette opération est simple c'est la demande d'amour, demande d'être aimé en tant que « demande que l'Autre révèle son manque ». Ainsi aimer serait l'offre d'une inconnue... Là encore, différentes occurrences sont proposées dans le texte comme l'homosexualité, où les deux partenaires pour faire relation n'auraient pas de manque, aussi la distinction de l'amour et du désir dans ce qu'elle convoque comme différence chez l'homme et chez la femme.

*** Hors de...**

Hors de toute symétrie ou dissymétrie une dimension muette de l'amour est aussi posée qui se passe de sa dimension civilisée pour être ramenée à sa dimension autoérotique en convoquant alors « l'exigence d'une présence comme condition absolue ». L'amour s'apparente ici à son versant pulsionnel en tant que demande qui n'a rien à voir avec la demande d'amour mais seulement la présence d'un objet pour jouir.



Lacan et l'amour – retour sur *Le Banquet*

Patrick Roux

Qu'en est-il de l'amour à la fin d'une analyse ? Nous avons une réponse dans le séminaire VIII, *Le Transfert* : « Mieux l'analyste sera analysé, plus il sera possible qu'il soit franchement amoureux ou franchement en état d'aversion sur les modes les plus élémentaires des corps entre eux, par rapport à son partenaire. »²⁷

Quid alors de l'apathie exigible de l'analyste ? Lacan la fonde, sur ceci : « Il est possédé par un désir plus fort... »²⁸. Et c'est dans *Le Banquet* de Platon que Lacan nous entraîne pour saisir les coordonnées du désir de l'analyste : « Quel doit être le rôle de la cicatrice de la castration dans l'*Éros* de l'analyste ? »²⁹ En effet, Freud comme Socrate a choisi de servir *Éros*... pour s'en servir. Si l'on se réfère au texte du *Banquet*, que Lacan commente longuement, que veut dire cette formule ?

Quelle est la différence essentielle entre Socrate et Alcibiade quant au désir et à l'amour ? La demande d'amour d'Alcibiade, d'abord. Que vise-t-elle ? Lorsque la lampe est

éteinte et que les esclaves sont sortis, le bel Alcibiade se déclare à Socrate : « Je n'ai rien plus à cœur que de me perfectionner le plus possible et pour cela je ne crois pas que je puisse trouver d'aide plus efficace que la tienne. »³⁰ Ce que convoite Alcibiade, au cœur du *silène*, ce sont les merveilles de la sagesse, les *agalmata* dont Lacan dit « *C'est la fonction fétiche de l'objet qui est ici accentuée.* »³¹

Au regard de cette demande, la réponse de Socrate déplace l'échange ainsi proposé - de l'amour contre du savoir - sur le registre symbolique : « Bien parlé, à l'avenir nous nous consulterons pour prendre le parti le plus à propos pour tous les deux. »³² Cette tirade est la dernière de la « scène de séduction » en style direct ; le reste de la nuit se déroulera sous le signe de la chasteté.

La réponse de Socrate laisse à désirer... Elle n'apporte pas de satisfaction à la demande mais en autorise le déploiement et par là, relance le désir. En effet, « Ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on manque, voilà les objets du désir. »³³ Socrate refuse de laisser opérer la métaphore de l'amour : d'aimé, devenir aimant. Il récuse d'être un objet digne de l'amour pour Alcibiade. Il y a là un nœud : si l'amour aime ce qui lui manque et si le manque soutient l'amour, n'est-ce pas un problème insoluble ?

Alcibiade, assujetti à Socrate par la supposition d'un savoir qui lui livrerait son être, tente de le tromper en se faisant aimer de lui. Or, Socrate sait qu'il n'y a pas de coïncidence possible entre ce qu'il a en tant qu'aimé et ce que vise en lui Alcibiade, en tant qu'aimant. « C'est dans la mesure où ce que Socrate désire, il ne le sait pas et que c'est le désir de l'Autre, qu'Alcibiade est possédé par quoi ? Par un amour dont le mérite de Socrate est de le désigner comme amour de transfert. »³⁴

²⁷ Lacan J., *Le séminaire, livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2008, p. 220.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Lacan J., *op. cit.* p. 127.

³⁰ Platon, *Le Banquet*, Essai, Poche Flammarion (1993), p. 80.

³¹ Lacan J., *op. cit.* p.169.

³² Platon, *Le Banquet*, *op. cit.* p. 81.

³³ *Ibid.* p. 62.

³⁴ Lacan J., *Le séminaire, Le Transfert*, *op. cit.* p. 212.

Autrement dit pour que l'analyste puisse être supposé avoir ce dont l'autre manque, il faut qu'il supporte une certaine « nescience ». Mais *nescience* n'est pas ignorance. Il s'agit d'un savoir inconscient car « Tout dans la conduite de Socrate indique que le fait qu'il se refuse à entrer dans le jeu de l'amour est étroitement lié à ceci qui est posé à l'origine comme terme de départ, c'est que *lui sait*. C'est parce que Socrate sait qu'il n'aime pas. »³⁵

Ce point structural éclaire le paradoxe de l'amour de transfert et le moment de son dénouement à la fin de la cure analytique. Comment tout cela se résout-il ?

Tenons pour une indication précieuse le fait que Lacan revienne sur le *Banquet*, sept ans après le séminaire VIII, soit au moment de la proposition de 1967 - dont le nerf est précisément la mise au point d'un dispositif pour penser la fin de l'analyse. Une phrase en particulier noue de façon serrée le début et la fin de la partie : « Qu'il sache de ce que je ne savais pas de l'être du désir, ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et qu'il s'efface. »³⁶

Or, qu'enseigne *le Banquet* quant au point de conclusion ? « ... ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et *qu'il s'efface* »... mais c'est justement ce qu'il advient de Socrate à la fin du Banquet ! Socrate s'apprête à faire l'éloge d'Agathon pour désigner à Alcibiade là où est son désir mais « tout d'un coup, par un arrêt de la caméra, *il est escamoté* ; nous n'y voyons que du feu... »³⁷. Comprenez qui pourra... mais peu importe « le critère de sa position correcte (de l'analyste) n'est pas qu'il comprenne ou ne comprenne pas. »³⁸

³⁵ Lacan J., *Le séminaire*, op. cit. p. 183.

³⁶ Lacan J., « Proposition sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

³⁷ op. cit. p. 211.

³⁸ op. cit. p. 229.



Dépression et déprise
Commentaire du cas présenté par
Jean-Pierre Deffieux
Conversation 2008

Sylvie Goumet

Dépression, mélancolie

Le texte de Jean-Pierre Deffieux rend compte de « la position subjective mélancolique³⁹ »

En effet, dès l'introduction du cas, il distingue dépression et mélancolie qui signe le deuil impossible de la perte de l'objet. La dépression trouve toujours ses causes dans les coordonnées subjectives d'une réalité. Dans la mélancolie « l'état de deuil » est de structure et ne trouve aucune résolution.

Freud⁴⁰ présuppose, dans la mélancolie, l'existence d'un choix d'objet, une liaison de la libido à une personne déterminée. Puis, dans un second temps (d'ordre logique, pas nécessairement chronologique) « un préjudice réel ou une déception de la part de la personne aimée » ébranlent cette relation. « Le résultat ne fut pas celui qui aurait été normal, à un retrait de la libido de cet objet et son déplacement sur un nouvel objet mais un résultat différent, qui semble exiger pour se produire plusieurs conditions [...] la libido libre

ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi. Mais là elle ne fut pas utilisée de façon quelconque : elle servit à établir une identification du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par l'instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné. De cette façon la perte de l'objet s'était transformée en une perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée en une scission entre la critique du moi et le moi modifié par identification. »

La logique des cas n'exclut pas la prise en compte des événements de vie, de leur impact, parce qu'ils créent des conditions propices à un déclenchement, ce qui semble être le cas de la patiente présentée par Jean-Pierre Deffieux. Elle est ainsi affrontée à un deuil initial, son père, puis à un deuil secondaire qui a probablement un effet de résonance : le deuil de son oncle qui a tenu un rôle de substitut paternel.

Le cas

Mme C. travaillait comme manipulatrice en radiologie. Elle témoigne de son hyperactivité à cette époque : outre la manipulation du corps des autres dans son exercice professionnel, elle pratiquait du sport de manière intensive et s'adonnait avec autant d'énergie à subvenir aux besoins de sa famille sur un plan à la fois financier (son mari est sans travail) et pragmatique.

De violentes douleurs lombaires ont rompu cet équilibre de vie. Un arrêt de travail prolongé se convertit en disponibilité sans solde. La rencontre de ces contingences induit une dépression qui aura deux effets majeurs : son syndicat monte au créneau pour la défendre contre son employeur, elle fait alors une tentative de suicide. Ses proches, las de son état la lâchent (son mari la quitte, ses enfants se détournent d'elle).

³⁹ *Situations subjectives de déprise sociale*, sous la direction de Jacques-Alain Miller, Navarin, intervention de Jacques-Alain Miller, p.134.

⁴⁰ Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie*, édition Gallimard, p.155-157

De son histoire familiale, retenons que sa mère est « dure » avec elle (« tu n'y arriveras pas ») et qu'elle est enceinte lors du décès du père de Mme C. qui a alors 15 ans. Une figure importante servira de substitut paternel : son oncle décède alors que Mme C., toujours active, éprouve des douleurs lombaires croissantes.

Déprise

Freud a démontré que la prise sur le monde et le lien à l'autre supposent un investissement libidinal qui attrape le sujet sur le mode d'une extimité, point de butée pour le psychotique. Mme C. était bien en lien avec l'autre, elle entretenait un lien social ordinaire. Comment expliquer « la déprise » ?

La conversation autour du cas s'appuie sur la théorie des nœuds. Le Nom-du-père « prêt à porter » du nouage des 3 (Réel-Symbolique-Imaginaire) fait dans la névrose le quatrième, celui qui tient avec une relative stabilité le monde du sujet. Dans ce cas précis, Agnès Afflalo⁴¹ fait remarquer que le réel auquel est confrontée la patiente -soit son être de déchet- se dévoile au moment du déclenchement alors qu'il était en quelque sorte « couvert » par I et S dont on peut supposer qu'ils étaient noués, solidaires. Comment ? deux pistes sont dépliées.

La première c'est l'identification qui mobilise les deux registres - identification à sa profession et au chef de famille ; dans les deux cas « tout repose sur elle ».

La seconde, ouverte par Jacques-Alain Miller, prend en compte le versant mélancolique : « le travail s'effectue sur le fond d'un silence, le silence de la pulsion de mort⁴² » et cela s'entend dans le fait que la patiente parle peu : « D'une phrase à l'autre, il y a un abîme en quelque sorte. L'élan vital fait défaut.⁴³ »

Son être de déchet se supporte de la souffrance, et c'est aussi ce qui lui permet de faire lien social en tant qu'elle est prise sur l'axe imaginaire. En effet, souffrir, dans son corps, de son travail s'articule aux corps souffrants des patients qu'elle manipule. La souffrance fait en quelque sorte conjonction. Elle tente de réparer la faute -comme le relève Hervé Castanet-, l'indignité du sujet, et témoigne de la férocité du surmoi. Cette seconde approche nous permet de saisir, comme le reprend Jean-Pierre Deffieux que « la mélancolie est une maladie de l'objet et... une maladie de l'idéal du moi⁴⁴ »

C'est à perdre ce statut d'être souffrant que la pulsion de mort gagne la partie (la tentative de suicide se produit quand le syndicat entend la défendre contre son employeur). C'est la perte de la souffrance au travail qui la rend malade. Ainsi le dénouage S et I produit un retour sur le corps qui jusque-là était insensible aux signes de douleur.

Et c'est à retrouver un groupe de pairs - qui ont exercé la même profession et rencontré « des malheurs professionnels »- que Jean-Pierre Deffieux réanime la pulsion de vie, en soutenant une identification précaire sur le versant imaginaire.

⁴¹ *Situations subjectives de déprise sociale, op.cit.*, p.180.

⁴² *Ibid.*, p.174.

⁴³ *Ibid.*, p.175.

⁴⁴ *Ibid.*, p.177.



Entretien de Macha Makeïeff
avec
Hervé Castanet

La Marseillaise

HC : Macha Makeïeff, vous dirigez depuis 2011 *La Criée*, théâtre emblématique de Marseille. Quelle est votre politique par rapport au territoire et aux populations où il s'inscrit ?

M.M : Pour qualifier ma politique, me viennent spontanément à l'esprit : *exigence, réjouissance, création artistique, et singularité* parce qu'un théâtre, implanté dans un territoire, une ville, un quartier, a forcément son histoire propre. Il faut réinventer les maisons, non à partir de modèles mais en fonction de la topographie. Entendons ce terme à partir, certes, des lieux dans une ville, une région, au regard d'une sociologie, mais aussi à partir des liens qui se tissent et qui inscrivent le théâtre dans un itinéraire culturel et artistique. La féodalité, la grande belle maison sur le Vieux-Port ne m'intéressent pas. Je préfère une maison inscrite dans cet itinéraire, qui ne soit pas intimidante. Pas question d'un lieu culturel dont on puisse dire : « Comme il est difficile d'y entrer ! Moi, je n'y ai pas ma place. » C'est pourquoi, au-delà de l'exigence artistique et de

la création, il y a la réjouissance qui permet de trouver sa place avec plaisir, grâce à un véritable accueil. Il ne s'agit pas pour autant de réaliser des choses faciles. Je crois même que c'est l'inverse : il faut opter pour la diversité, la différence et beaucoup accompagner. Ma politique se définit donc par l'exigence, la singularité et la réjouissance.

HC : Après six années de fonctionnement, quel bilan – même provisoire – tirez-vous de votre action ?

MM : Nous sommes contraints aux bilans, un théâtre public implique de rendre des comptes, dans tous les sens du terme. Nos missions sont précises, complexes, parfois quasi contradictoires, mais nous jouons le jeu, avec ardeur. Pour l'instant, le théâtre va bien et même de mieux en mieux. Chaque année, il s'épanouit et reçoit davantage de public ; les artistes sont heureux d'y revenir. Cela tient autant au professionnalisme qu'à l'émotion. Mes équipes demandent souvent : « Vous êtes contente, Macha ? » Il faut être content d'avoir fait du chemin bien sûr, mais il faut surtout garder la rythmique et l'arithmétique du mouvement. Le bilan ne peut être qu'un socle, quelque chose qui nous pousse, un tremplin – nous n'allons pas cependant en rester là.

HC : Vous êtes metteuse en scène, vous réalisez aussi des décors, des costumes ; votre création *La Fuite*, d'après Mikhaïl Boulgakov (1928), a été présentée en octobre dernier à la *Criée*. Aujourd'hui, la pièce est en tournée. Pourquoi ce choix, en tant que créatrice ?

MM : La genèse d'un projet artistique est complexe, personnelle et, en même temps, elle intègre une dimension de partage. Boulgakov est un auteur qui me hante depuis très longtemps. Je connaissais mal son théâtre. Un été, j'ai lu toute son œuvre dramatique. *La Fuite* revenait sans cesse. À la première lecture, on n'y comprend pas grand-

chose. C'est une pièce que Boulgakov n'a jamais montée, qu'il a à peine répétée, qui est d'une certaine façon inachevée puisqu'elle n'a jamais vécu sur un plateau. De n'avoir jamais été représentée, même très bien écrite, elle n'existait pas. J'étais de plain-pied avec ses personnages. Petit à petit, je me suis aperçue qu'elle retraçait l'histoire exacte de l'exil de mes grands-parents en 1920-1921. Dans cette fantasmagorie, je retrouvais des échos de ce que j'avais perçu, toute petite, des événements que furent la révolution russe, la guerre civile et l'exil des Russes blancs. Beaucoup de choses m'ont envahie et m'ont fait dire qu'il y avait dans *La Fuite* des moments brûlants. J'ai décidé de faire connaître cette pièce magnifique, d'un génie absolu, en l'attrapant par ce bout où se jouait ma vie. Voilà pourquoi je l'ai montée.

HC : *La Fuite* est-elle, comme on l'entend dire parfois, une « pièce politique » dénonçant les méfaits de la révolution bolchévique ?

MM : [rire] Pas du tout ! D'abord, il n'y a pas de révolution bolchévique, mais la mise à mal de l'abominable autocratie qui perdurait. Tout d'un coup, quelque chose monte dans le peuple ; un idéal force tout, traverse les arts, la pensée, les modes de vie. Au départ, c'est extrêmement positif. Puis, comme souvent, on s'empare des révolutions ; la politique entre dans le mouvement créatif des gens ordinaires. Pour moi, la révolution se produit au printemps, suivie en septembre du coup d'État bolchévique, qui est une mise au pas de cette révolution. L'autocratie tombe ; s'ensuit un grand moment de trahison de la révolution, non seulement pour les artistes et les intellectuels mais également pour le peuple, avec la soumission et le saccage des libertés. Boulgakov regarde à plusieurs endroits à la fois et restitue ses points de vue. Il est d'une époque, extrêmement révolutionnaire du point de vue esthétique. Il décrit le saccage que sont

la guerre civile, l'effroi et la mort et qui secoue la Russie. Mais plus encore, dans son extrême insolence, parce qu'il est un grand auteur, il dit : « Je ne vais pas me mettre à célébrer l'homme nouveau, les valeurs nouvelles. Je regarde du côté des vaincus, de ceux qui perdent tout, qui sont déclassés socialement, de ceux qui sont défaits. » En tant que médecin, il s'intéresse à la défaite des corps et des psychismes – à la perte. Par sa littérature, il fait la preuve avec génie que la description, l'intérêt, l'analyse de l'être défait sont bien supérieurs à la célébration du vainqueur. Il est de ce côté-là et agace beaucoup ses contemporains. C'est absolument magnifique parce qu'on y trouve la mécanique de Gogol, la profondeur de Dostoïevski. Il y ajoute l'insolence.

HC : Dans vos *Notes de répétition*, vous écrivez : « Ce mode de récit qu'est le songe, poétique et insolent, est une écriture de résistance qui déjoue la censure et la médiocrité et qui prévient aussi la censure intérieure du lecteur, du spectateur. » Est-ce que vous vous définissez comme une « artiste de résistance » ?

MM : C'est bien le moins ! Avoir une pratique artistique sincère et engageante, c'est clairement être dans la résistance. Nous résistons d'abord pour vivre parce que, déjà dans l'enfance, quelque chose nous est parvenu d'un monde invivable, donc forcément nous avons résisté, nous avons trouvé des chemins. L'un des chemins qui sauvent, c'est la fiction ! C'est déjà une résistance à la réalité de la vie, brutale ou ordinaire – la médiocrité n'est jamais très loin de l'ordinaire. Se mettre au service de la fiction comme alternative à la mort ou à la semi-mort dans l'existence s'inscrit forcément dans une résistance. Ensuite, cette résistance-ci a de nombreux échos. Dans *La Fuite*, mais aussi dans tout le théâtre que j'ai monté, il m'a semblé que la colère et la résistance étaient une seule et même chose. Pour moi, la célébration des déclassés, des « marque-mal », des cassés, des cabossés, –

autant les gens que leur corollaire d'objets – contient tellement d'humanité et d'énigme ! La célébration de ces gens-là, de ces vies-là, me paraît être une forme de résistance à l'héroïsation, un peu systématique au théâtre, d'une certaine catégorie de personnages. Je choisis de ne pas lâcher, de ne pas basculer, de continuer à écrire des histoires pour les

autres. Le théâtre est vraiment un lieu de confrontation, de partage avec des gens que l'on ne connaît pas. C'est bien de parler à des gens que l'on ne connaît pas.



Un rendez-vous MP2018

*Nuit d'amour
Nuit d'idées*

MP2018
Quel Amour!

Dans le cadre de Marseille Provence 2018
Quel amour!
La Criée Théâtre national de Marseille,
directrice Macha Makeieff

**Lacan &
l'amour**

avec
Philippe Bera éditeur
Hervé Castanet psychanalyste
Macha Makeieff metteure en scène
François Regnault philosophe
François Rouan peintre

Le jeudi 15 février 2018 à 20 h
au théâtre de La Criée

La Criée
Théâtre national de Marseille

Psychanalyse et Amour. Lecture étonnante du *Séminaire Encore* de Jacques Lacan, une nuit pour les lettres d'amour – une nuit où l'on décline : « j'âme, tu âmes, il âme... »
Des voix, des corps, des présences vivantes pour faire entendre ceci : « l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. Il le demande... encore. Encore, c'est le nom propre de cette faille où dans l'Autre part la demande d'amour » (J. Lacan, 21 novembre 1972). À être dit, articulé à des corps vivants, sur scène, ce séminaire de Lacan résonnera au nom de ce nouvel amour qui trouve les savoirs et oblige à l'invention de vie.
Sur une proposition de H. Castanet.

Réservation par mail à lacanetlamour@orange.fr

Lacan et l'amour

Un événement exceptionnel préparé en partenariat avec le théâtre de La Criée le 15 février 2018 à 20 h

Psychanalyse et Amour. Lecture étonnante du séminaire *Encore* de Jacques Lacan, une nuit pour les lettres d'amour – une nuit où l'on décline : « j'âme, tu âmes, il âme... »

Des voix, des corps, des présences vivantes pour faire résonner ceci : « l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. Il le demande... encore. Encore, c'est le nom propre de cette faille où dans l'Autre part la demande d'amour » (J. Lacan, 21 novembre 1972). À être dit, articulé à des corps vivants, sur scène, ce Séminaire de Lacan résonnera au nom de ce nouvel amour qui trouve les savoirs et oblige à l'invention de vie.

Sur une proposition de H. Castanet.

Pour réserver sa place, on adresse un mail à cette adresse : lacanetlamour@orange.fr

PARUTION DES LIVRES

Quand le corps se défait – Moments dans les psychoses

Hervé Castanet

Entrées dans la psychose – Études cliniques

Sous la direction d'Hervé Castanet



Quand le corps se défait – Moments dans les psychoses

Hervé Castanet

Éditions Navarin / Le Champ Freudien

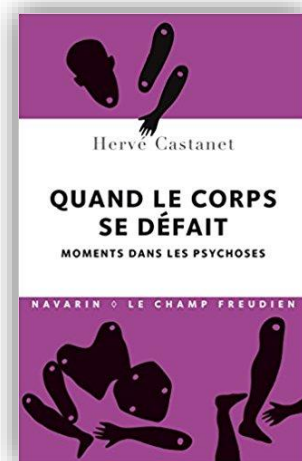
Freud, en écoutant les névrosés, inventa au début du XX^e siècle. Mais, après la libération sexuelle des années 1970, les interdits portant sur la sexualité qui provoquaient jadis le refoulement n'ont-ils pas un petit côté *has been* ?

L'Œdipe contribue-t-il toujours à organiser la clinique quand la famille sous sa forme nucléaire est en voie de disparition ? La question de la cure analytique pour les psychotiques laissée en chantier par le grand maître viennois, a-t-elle avancé ? Dans cet ouvrage, Hervé Castanet, psychanalyste, répond à ces interrogations à partir de la clinique. Il choisit quatre patients psychotiques très différents, fait un portrait saisissant de leur corps « qui fout le camp » (Lacan). Les cures sont longuement détaillées : l'auteur zoome sur les moments clé, n'esquive pas les difficultés, explique les points d'appui qu'il adopte, souligne les avancées. Il démontre par la cure en quoi la lecture de Lacan et les éclairages que propose Jacques-Alain Miller des dernières années de son enseignement sont indispensables pour s'orienter.

Le cinquième et dernier cas, celui d'Antonin Artaud, permet de relire les autres à partir d'un point précis : les psychotiques, faute de posséder le repère princeps de la Loi du Père qui vaut pour tous, ont sans cesse à inventer le chemin qui leur est propre, à opérer un « rebroussement [de leur symptôme] en effet de création ».

La portée de cet enseignement est immense. Elle nous concerne tous, parce que, quand tout est permis, il reste à chacun inventer son possible, à créer du sur-mesure.

Alors oui, la psychanalyse reste vivante au XXI^e siècle. Derrière les artistes et les psychotiques qui nous ouvre la voie.



Sortie : novembre 2017
ISBN 978-2-916124-53-7
206 pages – 18,50 €

Entrées dans la psychose – Études cliniques

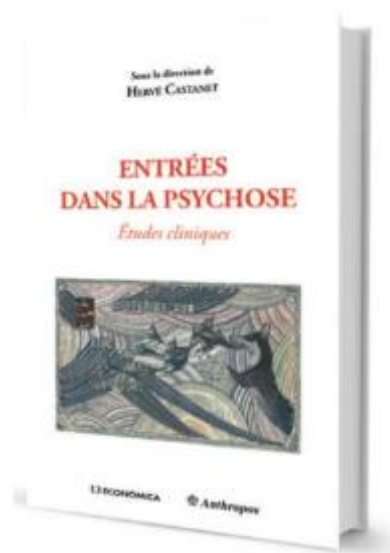
Sous la direction d'Hervé Castanet

Éditions Anthropos / Economica

Repérer l'entrée dans la psychose est l'angle d'attaque choisi par Hervé Castanet, directeur de l'ouvrage réunissant trente-quatre auteurs – psychiatres, psychanalystes ou psychologues, tous orientés par l'enseignement de Lacan. Pourquoi? Parce que certaines psychoses, dites « ordinaires », se fondent dans un conformisme qui les rend indécélables : l'entrée peut alors rester inaperçue si l'on ne dispose pas des notions théoriques qui permettent de la repérer. La série permet alors de décliner celles-ci, cas après cas.

L'objectif est-il de repérer ces patients dans une logique préventive? Pas du tout. La responsabilité du clinicien est d'offrir un lien (analytique) sur mesure, de calculer au plus juste quel partenaire du psychotique il incarne. Les patients sont ainsi reçus à l'hôpital psychiatrique, en cabinet ou au Centre psychanalytique de consultations et traitement¹ : les dispositifs se diversifient, se réinventent, pour offrir la place qui convient selon les coordonnées du cas ; ils se pluralisent aussi lorsqu'il est nécessaire de s'occuper à plusieurs du même patient.

Il s'agit de les aider à se faire une place dans le monde. Le pari de la psychanalyse consiste à considérer que les patients psychotiques ont leur partie propre à jouer. La dernière partie, consacrée à trois lectures approfondies nouant théorie et clinique, donne la clé. Elle présente en effet trois destins possibles pour la psychose : la littérature (c'est-à-dire la création) dans le meilleur des cas, la criminologie (c'est-à-dire le passage à l'acte) dans le pire, l'identification à un genre sexuel pour tous.



1. Dispositif inventé par le Champ freudien qui offre un traitement psychanalytique gratuit de seize séances à qui en fait la demande. Il existe des CPCT sur tout le territoire et ce, depuis 2004.

Sortie : novembre 2017
ISBN 978-2-7178-6989-7
318 pages – 35 €

Entrées dans la psychose – Études cliniques

Sous la direction d'Hervé Castanet

Éditions Anthropos / Economica



L'entrée-type dans la psychose n'existe pas. Il n'y a pas une mais des entrées, toujours singulières. Pour s'orienter, il est nécessaire de distinguer, comme le fait Lacan dans *Les psychoses* (1955-1956), la structure psychotique que spécifie la forclusion (la *Verwerfung* freudienne) du signifiant de la Loi (= le Nom-du-Père) et le moment du déclenchement. Ce dernier révèle la structure jusque-là passée inaperçue hors des dispositifs susceptibles de l'isoler (hospitalisations, consultations psychiatriques, entretiens avec le psychanalyste...). Aucune grille statistique ne rend compte de la pluralité des déclenchements pas plus que des entrées dans la psychose.

À partir de cas cliniques tirés de leur pratique hospitalière ou en cabinet, les auteurs de ce livre proposent des repères et des outils concrets pour éviter la stupidité « d'ahaner à la rame quand le navire est sur le sable » (Lacan). Pour cela, la fin de l'enseignement de Lacan (années 1970-1980), avec son commentaire systématique par J.-A. Miller, sera mis à contribution pour penser autrement la clinique des psychoses au temps de l'Autre qui n'existe pas. Que devient cette clinique à l'époque du parlêtre qui ne sauve plus le Père mais le pluralise ? L'enjeu est crucial pour chaque clinicien pour qui la psychanalyse est vivante.

LES AUTEURS

Renée Adjiman, Christiane Alberti, François Ansermet, Marc Antoni, Brigitte Arnaud-Castiglioni, Dalila Arpin, Anne Béraud, Réginald Blanchet, Fabrice Bourlez, Guy Briole, Hervé Castanet, Héléne Clarisse, Jean-François Cottés, Françoise Denan, Philippe Devesa, Laurent Dupont, Pierre Falicon, Sylvie Goumet, Nicole Guey, Claude Guinard, Damien Guyonnet, Françoise Haccoun, Pamela King, Carolina Koretzky, Bernard Lecœur, Augustin Menard, Jean-Louis Morizot, Dominique Pasco, Sylvette Perazzi, Élisabeth Pontier, Corinne Rezki, Frank Rollier, Patrick Roux, Yves-Claude Stavy.

Entrées dans la psychose – Études cliniques

Sous la direction d'Hervé Castanet

Éditions Anthropos / Economica



SOMMAIRE

Ce qui fait enseignement à partir de cas cliniques
HERVÉ CASTANET

Le diagnostic en questions

« À partir de quand est-on fou ? » (J. Lacan, 1976)

Les entrées des « psys » dans la psychose
GUY BRIOLE

Une voix venue d'ailleurs
BRIGITTE ARNAUD-CASTIGLIONI

Quand ça s'ouvre chez l'enfant. L'hallucination comme réponse
LAURENT DUPONT

Pas encore advenu...
CHRISTLANE ALBERTI

Un patient atypique est accueilli à l'hôpital de jour
CLAUDE GUINARD

Miser sur la causalité psychique
DOMINIQUE PASCO

Y a-t-il une entrée dans la psychose chez l'homme aux loups ?
SYLVEITTE PERAZZI

Déclenchement et phénomènes élémentaires

« Météores du délire » (J. Lacan, 1958)

Le secret, le phénomène et la marque
YVES-CLAUDE STAVY

Le cas de Jade
MARC ANTONI

Une aide contre la nuit
ÉLISABETH PONTIER

Camil et la « voiture »
CORINNE REZKI

Une personnalité dépersonnalisée
DALILA ARPIN

L'adresse volée
DAMIEN GUYONNET

« Disputation »
AUGUSTIN MENARD

Des maux aux mots. Récit d'une première hospitalisation
HÉLÈNE CLARISSE

Une tâche éthique
JEAN-FRANÇOIS COTTES

La femme des sables
ANNE BÉRAUD

Manceuvre du transfert
FRANÇOISE DENAN

Débranchement et signes discrets

« Psychoses chêne et roseau » (J.-A. Miller, 2009)

Paradoxes des signes discrets dans la psychose ordinaire
FRANÇOIS ANSERMET

« Il m'a fait des choses pas bien »
HERVÉ CASTANET

« Ça a eu lieu... au-dessus du berceau »
FRANÇOISE HACCOUN

En venir aux mains avec le père
PIERRE FALICON

Sandra. Externalité corporelle, ou l'accordéon
PAMELA KING

« Un Autre qui abuse »
PATRICK ROUX

« Sans paroles et sans lendemain »
RENÉE ADJIMAN

Une réponse à l'arbitraire de la langue
SYLVIE GOMET

Une jeune femme intranquille
JEAN-LOUIS MORIZOT

« La tête brûlée des ados »
NICOLE GUEY

Une paternité en questions
PHILIPPE DEVESA

Un trauma peut en cacher un autre :
la rencontre traumatique du sexuel
FRANK ROLLIER

Quand Roman rencontra l'oracle
CAROLINA KORETZKY

Lectures

Ce qui dans la langue s'oublie.

À partir de l'écriture de Pierre Guyotat
BERNARD LÉCŒUR

L'acte sans retour d'Ernst Wagner
RÉGINALD BLANCHET

Au-delà du père : éthique, politique et modestie clinique
FABRICE BOURLEZ



N'oubliez pas...

Pour s'inscrire :

<http://www.section-clinique.org>

Démarrage de la Section Clinique : vendredi 12 janvier 2018

SECTION CLINIQUE 2018

INSTITUT du CHAMP FREUDIEN
sous les auspices du Département de psychanalyse de l'Université PARIS VII

SECTION CLINIQUE D'AIX-MARSEILLE
Directeur : Jacques-Alain MILLER

SESSION 2018
Vingt-troisième année

Comment s'orienter dans la clinique aujourd'hui ?

Lacan et l'amour

Du stade du miroir au nouvel amour

INSCRIPTIONS

Avant le 30 septembre 2017

- Particuliers : 360 €
- Institutions : 750 €
- Étudiants : 220 €

À partir du 1^{er} octobre 2017

- Particuliers : 420 €
- Institutions : 800 €
- Étudiants : 250 €

LA CONVERSATION CLINIQUE
le 23 mars 2018
(de 10 h à 13 h et de 15 h à 18 h)

Invités :
Sonia Chiriac (Paris)
Aurélie Plauvadel (Paris)
Philippe La Sagna (Scorobaux)
Clotilde Leguil (Paris)

Journée ouverte au public extérieur

De janvier à juin 2018
les vendredis de 14 h à 19 h 30

12 et 26 janvier
2 et 16 février
16 et 23 mars (Conversation clinique)
13 avril
18 et 25 mai
15 et 22 juin

et deux « Matinées de la SC »,
de 10 h à 13 h, les samedis

17 février
23 juin

Lieu : Maison du bâtiment,
344 bd Michelet, 13008 Marseille

Enseignement pris en charge par la formation permanente : 68 heures de formation
Association UFORCA Aix-Marseille pour la formation permanente
n° agrément 9 31 30657813
Secrétariat : 5, rue Vallence - 13008 Marseille - Tél. : 06 12 21 94 75 et/ou 06 61 89 98 70
E-mail : section.clinique.am@wanadoo.fr

www.section-clinique.org - ww7.fr/LeBlogSC

SECTION CLINIQUE 2018

INSTITUT du CHAMP FREUDIEN
sous les auspices du Département de psychanalyse de l'Université PARIS VII

SECTION CLINIQUE D'AIX-MARSEILLE
Directeur : Jacques-Alain MILLER

SESSION 2018
23^e année

La propédeutique s'installe à Aix

Déprise sociale et nouvelles formes cliniques des psychoses

Enseignement de propédeutique

De janvier à juin 2018
les mardis de 18 h 30 à 21 h

16 janvier
6 et 20 février
13 mars
17 avril
15 mai
12 juin

Lieu : Centre hospitalier
Montperrin à Aix-en-Provence

deux Matinées de la SC
les samedis de 10 h à 13 h

17 février
23 juin

Conversation clinique,
sur le thème Lacan et l'amour
de 10 h à 13 h et de 15 h à 18 h

samedi 23 mars

une présentation de malade

INSCRIPTIONS

Avant le 30 septembre 2017

- Particuliers : 250 €
- Formation professionnelle : 450 €
- Étudiants : 160 €

À partir du 1^{er} octobre 2017

- Particuliers : 300 €
- Formation professionnelle : 500 €
- Étudiants : 200 €

Enseignement pris en charge par la formation permanente : 53 heures de formation
Association UFORCA Aix-Marseille pour la formation permanente
n° agrément 9 31 30657813
Secrétariat : 5, rue Vallence - 13008 Marseille - Tél. : 06 12 21 94 75 et/ou 06 61 89 98 70
E-mail : section.clinique.am@wanadoo.fr

www.section-clinique.org - ww7.fr/LeBlogSC

Première Matinée de la Section clinique L'amour dans les psychoses

Samedi 17 février 2018 de 10 h 30 à 13 h 15
Maison du Bâtiment, 344 bd Michelet, 13009 Marseille

1^{re} partie : 10 h 30 – 12 h

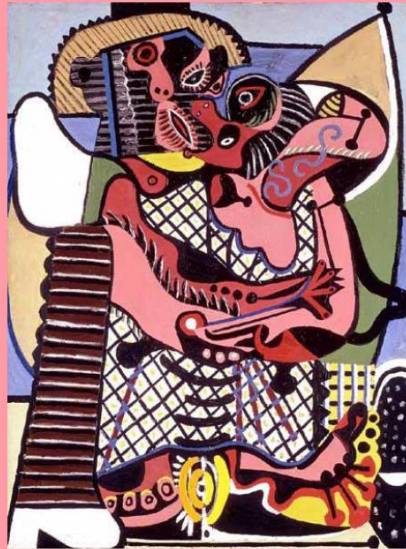
Lacan a pu dire que l'amour était possible dans la psychose mais que c'était un amour mort. L'amour dans les psychoses nous enseigne. Quatre phrases de Lacan seront commentées et illustreront la diversité de l'amour dans la psychose :

- « Pour le psychotique une relation amoureuse est possible[...] Mais cet amour est aussi un amour mort. »
- « La psychose est une sorte de faillite en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui est appelé amour. »
- « Là où la parole est absente, là se situe l'Éros du psychosé, c'est là qu'il trouve son suprême amour »
- « C'est en parlant qu'on fait l'amour. »

Intervenants :

Françoise Denan
Sylvie Goumet
Patrick Roux
Jean-Louis Morizot

*Enseignants ou enseignants associés
à la Section clinique*



INVITÉE :

**Nathalie Georges
Lambrichs**

Psychanalyste à Paris,
membre de l'École de la cause freudienne
et de l'Association mondiale de psychanalyse

PRÉSIDENTE :

Hervé Castanet

2^e partie : 12 h-13 h 15

Conférence de Nathalie
Georges Lambrichs

**L'amour,
premier moteur**

Argument : L'acte inaugural de la cure avec un sujet psychotique comporte toujours l'installation de l'amour comme premier moteur immobile et cause de tous les mouvements à venir dans la cure. Il se condense en une basse obstinée, têtue, qui accompagne et supporte, en répétant toujours la même chose, les variations créationnistes du sujet.

Peinture :
Pablo Picasso, *Le Baiser*, 1925,
Musée National Picasso, Paris
© Succession Picasso 2011

MATINÉE COORDONNÉE PAR :
Françoise Haccoun

Inscriptions et renseignements

E-mail : section.clinique.am@wanadoo.fr

Tél. : 06 61 89 98 70.

Participation aux frais : 15 €, 8 € pour les étudiants.

Chèque (ordre Uforca) à envoyer à :

UFORCA - 11, rue de la Bonneterie, 13002 Marseille.

Gratuit pour les inscrits 2018 à la Section clinique,
à la Propédeutique et aux Conférences d'introduction à Aix.



Le site de la Section clinique : www.section-clinique.org

Le blog de la Section clinique : ww7.fr/LeBlogSC

BIBLIOGRAPHIE PROPEDEUTIQUE

SESSION 2018



Déprise sociale et nouvelles formes de psychose

Pour les concepts freudiens relatifs à la psychose

Freud, Sigmund :

- « La perte de réalité dans la névrose et dans la psychose », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985.
- « Névrose et psychose », *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*
- « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*
- « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*
- « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1972
- « La négation », *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1987.
- « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », in Gardiner, Muriel (dir.), *L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1981.
- « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, PUF, coll. « Quadrige », 2015.

Pour la relecture de « L'homme aux loups »

Gardiner, Muriel (dir.), *L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1981.

Miller, Jacques-Alain :

- « L'homme aux loups – Première partie », *La Cause freudienne*, n° 72, *La désinsertion subjective*, Paris, Navarin éditeur, novembre 2009.
- « L'homme aux loups – Deuxième partie », *La Cause freudienne*, n° 73, *Les surprises du sexe*, Paris, Navarin éditeur, décembre 2009.

Pour la précarité et la déprise sociale

Castanet, Hervé (dir.) :

- « *Poubelle égarée au bord d'une autoroute...* » – *Que dit la psychanalyste aujourd'hui de la précarité ?*, Nantes, éditions Pleins feux, coll. L'impensé contemporain, 2009.
- *Entrées dans la psychose*, Paris, Anthropos/Economica, 2017.

Miller, Jacques-Alain :

- (dir.), *La convention d'Antibes – La psychose ordinaire*, Paris, Agalma / Seuil, coll. Le Paon, 1999.
- « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94/95, *Retour sur la psychose ordinaire*, janvier 2009.
- « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, *Énigme de la psychose*, février 1993.
- (dir.), *Situations de subjectives de déprise sociale*, Paris, Navarin, 2009.

INSTITUT du CHAMP FREUDIEN

sous les auspices du Département de psychanalyse de l'Université PARIS VIII

SECTION CLINIQUE D'AIX-MARSEILLE Directeur : Jacques-Alain MILLER

BIBLIOGRAPHIE SECTION CLINIQUE

SESSION 2018



Lacan et l'amour

Les références de Lacan

La prégnance imaginaire de l'amour et sa symbolisation

Captation imaginaire

« Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 647.

Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud, Paris, Seuil, 1975, p. 301 et suivantes.

Le Séminaire, livre III, Les psychoses, Paris, Seuil, 1981, p. 281 et suivantes.

Une logique de la demande, avoir et manque

Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994, p. 77 et suivantes + p.151 et suivantes.

Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation, Paris, La Martinière, 2013, p. 11 et suivantes.

Le Séminaire, livre VIII, Le transfert, Paris, Seuil, 2001, p. 203 et suivantes.

La part de réel dans l'amour

Pulsion de mort

Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, p. 57 à 86 +, p. 211 et suivantes.

Jouissance

Le Séminaire, livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004, p. 199 et suivantes, + p. 303 et suivantes + p. 375 et suivantes.

Homme / femme

« Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits, op. cit.*, p. 725.

Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006, p. 386 et suivantes.

Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, Paris, Seuil, 2006, p. 129 à 178.

Le non-rapport sexuel

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire, Paris, Seuil, 2011, p. 93 et suivantes.

Le Séminaire, livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975, p. 61 et suivantes + p. 73 et suivantes.

Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 21 mai 1974 (inédit).

Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure », leçons du 15 novembre 1977 et du 11 avril 1978 (inédit).

Les références de Jacques-Alain Miller

« L'objet jouissance », *La Cause du désir*, n° 94, Paris, Navarin, *L'objet caché*, octobre 2016, p. 100 et suivantes.

« Causerie sur l'amour », *Cahiers*, n° 10, publication de l'ACF-VLB, printemps 1998, p. 11.

« Un répartitoire sexuel », *La Cause Freudienne* n° 40, *Maladies d'amour*, Paris, Navarin, octobre 1999, p. 5.

« Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause Freudienne*, n° 43, *Les paradigmes de la jouissance*, Paris, Navarin, octobre 1999.